

sorte de dôme, se tient le jeune enfant qui jadis était monté sur le bœuf.

Depuis vingt ans environ, on a pris la coutume de donner au bœuf gras un nom emprunté soit au succès littéraire de l'année, soit à l'événement politique le plus saillant; c'est ainsi qu'en 1845, il fut appelé le *Père Goriot*, du titre d'un roman de Balzac; puis l'année suivante, *Dagobert*, du nom d'un des personnages du *Juif errant*, le roman alors en vogue d'Eugène Sue; après *Dagobert*, ce fut *Monte-Cristo*, puis vint : *Liberté, Manlius*, le *Père Tom*, d'*Artagnan*, *Portos*, *Aramis*, *Sébastienopol*, *Bomarsund*, le duc *Guillaume*, *Succès*, *Progrès*, *Turlututu*, le *Père Cornet*, *Turin*, *Faust*, *Fanfan*, *Bastien*, *Solferino*, *Magenta*, *Villafra*, etc.

Ce n'est pas seulement à Paris qu'on voit la promenade du bœuf gras; cet usage est répandu dans un certain nombre de villes de province, où le bœuf prend quelquefois le nom de bœuf violet, par corruption de l'ancien mot *viellé*. Jadis, le bœuf était escorté par des vieillards, qui jouaient de leur instrument pendant la marche de l'animal, et c'était pourquoi on l'appelait le bœuf *viellé*, dont on a fait *viellé* et même *violet*.

En province, comme à Paris, la fête finit par le trépas du héros de la journée, et lorsque l'animal est entré à l'abattoir, pour n'en sortir qu'à l'état de victuailles, les bouchers, les chevaliers romains et les déesses olympiennes terminent joyeusement le carnaval par un bal, qui ne finit qu'aux premiers rayons du jour.

— Linguist. Les différents noms que porte le bœuf chez les peuples indo-européens présentent un double intérêt, au point de vue linguistique et au point de vue historique. M. Pictet, dans ses *Origines indo-européennes*, a consacré à cette monographie quelques pages contenant de très-curieux renseignements, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs en les résumant rapidement. M. Pictet démontre, au moyen de rigoureuses investigations étymologiques, que tous les peuples de race aryenne ont possédé le bœuf de temps immémorial, et que les troupeaux de gros bétail ont constitué pendant longtemps leur principale richesse. Le taureau, dit-il, dompté par la castration, et la vache laitière, ont été partout pour eux deux puissants auxiliaires du travail et de l'alimentation. Cela résulte déjà de la grande variété des noms par lesquels les langues aryennes, en général, désignent le bœuf et la vache suivant leur âge, leur caractère particulier, leur aspect, leur couleur. Cette synonymie est, en sanscrit surtout, d'une richesse étonnante, et, en Europe même, l'islandais n'a pas moins d'une trentaine de noms pour le taureau, le bœuf, la vache, la génisse, le veau. L'ensemble de ces différents noms des représentants de la race bovine peut se répartir en douze groupes différents, que nous passerons rapidement en revue aux mots BŒUF, VACHE, VEAU, TAUREAU, BUFFLE. Le premier groupe, à la tête duquel se trouve le sanscrit *gô*, *gâus*, taureau et vache, mérite ici une attention toute spéciale, parce que c'est à lui que doit être rattaché le mot français *bœuf*, qui fait l'objet du présent article. La double forme sanscrite *gô*, *gâus*, suppose un thème primitif, *gava* et *gu*; sous ce dernier aspect, on peut rapprocher *gu* de la racine verbale *gu*, sonner, qu'on retrouve dans le grec *gaoû*, dans le lithuanien *gauti*, hurler; dans l'islandais *gubha*, lamentation, *gabha*, chant; dans le cymrique, *gub*, cri, *gubain*, hurler. Dans cette hypothèse, l'étymologie de ce mot serait une onomatopée rappelant le beuglement caractéristique de l'animal. Il y a lieu, du reste, de remarquer le parallélisme significatif que nous offre le grec dans *bous*, bœuf, et *boad*, mugir, et le latin dans *bos* et *boare*. Quoi qu'il en soit, le latin *bos*, *bovis*, et le grec *bous* sont évidemment très proches parents du sanscrit *gô* et *gâus*. Le remplacement du *g* par *b* est conforme à toutes les lois étymologiques, soit qu'on l'explique par la substitution directe de la labiale à la gutturale, soit par la résolution double d'un groupe complexe *ge*, donnant une forme primitive hypothétique *gud*. Dans cette dernière supposition, le sanscrit aurait supprimé la labiale *v*, et le latin, au contraire, la gutturale *g*. Les langues celtiques se rapprochent ici singulièrement de la branche gréco-latine, en ce qu'elles ont également conservé la labiale et laissé tomber la gutturale dans ce mot; ainsi, l'islandais dit *bô*, le cymrique *bu*, l'armoricain *bô*. Il faut seulement remarquer que, dans les idiomes asiatiques, les différentes variantes de ce mot désignent la vache, et non le bœuf. M. Pictet rappelle à ce propos que les Latins possédaient anciennement une forme féminine *bov*, qui avait le sens de vache. M. Pictet signale encore l'analogie de l'annamite *bo* avec la racine indo-européenne. Il y voit le résultat d'un emprunt. Si nous passons dans la branche iranienne, nous retrouvons notre radical sous la forme zend *gad*, et, en composition, *gava*; le persan *gau*, le boukhare *gad*, le kurde *gha*, l'afghan *guat*, et l'arménien *kou* ou *gov*, lui sont étroitement liés. Les langues germaniques ont conservé à cette racine le sens féminin seulement; l'ancien allemand dit *chuo*, l'anglo-saxon *câ*; l'allemand moderne, *kuh*; l'anglais *cow*, vache, etc. Dans les langues slaves nous retrouvons les dérivés de l'ancien slave *goviadina*, viande de bœuf; du bohémien *hovado*, bétail, etc. Le celtique appelle

la vache *gous*. Avant d'en finir avec ce premier groupe étymologique, nous ferons observer, avec M. Pictet, que le thème secondaire sanscrit *gava* se retrouve dans quelques composés très-anciens du grec et du latin, où il n'est plus reconnaissable que pour le linguiste. C'est ainsi que le mot grec *galax*, *galaktos*, lait, a été analysé par Grimm comme un mot composé dont le premier élément, *ga*, est contracté de *gava*, et est combiné avec le radical du latin *lac*, *lactis*, lait; de sorte qu'en réalité *galax* est un mot composé voulant dire lait de vache. M. Pictet rapproche encore de ce groupe le mot *ceva*, cité par Columelle comme désignant une petite race de vaches. M. Pictet fait encore remarquer que l'analogie présentée par l'annamite avec les langues indo-européennes n'est pas isolée, mais qu'elle existe dans toute la série chinoise et indochinoise; c'est ainsi que le siamois dit *vor*, *vuv* et *vu* pour bœuf, et *kwai* pour buffle; il est même digne de remarque que ce dernier mot, *kwai*, nous offre le groupe initial constitué par une gutturale *k* et une labiale *w*, dont nous avons plus haut admis l'existence hypothétique pour expliquer la double forme, sanscrite *go*, et gréco-latine *bous*, et *bos*. En chinois, nous trouvons *ngou*, *gu*, *giu*. Il faut voir dans ces analogies soit le résultat d'emprunts directs, soit la coïncidence fortuite d'onomatopées. Une troisième espèce, dit en terminant M. Pictet, le *bos gavaus*, en sanscrit *gavaya*, tire encore son nom de la même racine que *gô* et *gâus*; mais cette espèce n'est pas sortie de l'Inde et du Thibet. Le second groupe étymologique des noms du bœuf dans les langues indo-européennes nous est ouvert par le mot allemand moderne *ochs*, identique à l'anglais *ox*, au hollandais *os*, au danois et au suédois *oxe*, bœuf. En remontant de proche en proche la série de filiation de ce mot, nous rencontrons successivement l'ancien allemand *ohso*, le scandinave *ozi* et *uzi*, l'anglo-saxon *oxa*, et enfin la forme plus complète du gothique *auksan*. Cette forme nouvelle nous permet de franchir le domaine européen pour entrer dans le domaine asiatique, où nous rencontrons le zend *ukshân*, et la forme similaire sanscrite *ukshan*. Ici, nous sommes arrivés sur un terrain fécond et solide, où nous pouvons découvrir les racines mêmes du mot, dont nous n'avons relevé jusqu'ici que les différentes modifications phonétiques. *Ukshan*, comme le démontre très-bien M. Pictet, en s'appuyant sur l'autorité de Boethlingk et de Roth, signifie littéralement celui qui asperge, qui féconde la vache, le taureau, de la racine *uksh*, *compergere*, *semen effundere*. Les autres idiomes aryens — à l'exception de l'arménien, qui dit *esn*, du cymrique, qui dit *ych*, de l'armoricain, qui dit *ochen*, et de l'islandais, qui dit *es* — ne semblent pas avoir conservé ce thème. Mais, par contre, il paraît, dit M. Pictet, avoir pénétré très-loin dans les idiomes caucasiens et finno-tartares. Le leshgien *os*, *ts*; le wotak *osh*; le tyrien *ysh*, rappellent l'islandais *es*. L'ostiak, *ukys*, *ohus*, intercale une voyelle entre la gutturale et la sibilante, de même que le *okus*; *ogus*, *ugus*, etc., des nombreux dialectes tures; le hongrois *okor*; le toungeuse *ukur*, bœuf; le mongol *oker*, gros bétail, ont *r* pour *s*. Ce vieux mot aryen, aurait même, ajoute M. Pictet, voyagé jusqu'au fond de l'Asie, si le mandchou *ichan*, taureau, et le japonais *ushi*, bœuf et vache, appartenent bien au même groupe. Comme les autres groupes étymologiques dont nous avons parlé se rattachent à des définitions plus spéciales des représentants de la race bovine, nous renvoyons les lecteurs aux articles VACHE, TAUREAU, BUFFLE, VEAU, GÉNISSE, etc... M. Pictet conclut de la multiplicité des noms donnés par les peuples de notre race à ces animaux, et empruntés par les peuples appartenant à d'autres familles anthropologiques, que les Aryas pasteurs ont précédé beaucoup d'autres peuples pour la possession de la race bovine; car eux, de leur côté, paraissent n'avoir rien emprunté, en fait de noms étrangers.

— Iconogr. Le bœuf était, chez les anciens, l'emblème du labourage, du travail et de la patience; en Égypte, Osiris était adoré sous la forme d'un bœuf; chez nous, cet animal est devenu le symbole du travail lent, patient et opiniâtre. Bossuet, étudiant au collège des jésuites de Dijon, se livrait au travail avec une telle assiduité, que ses camarades le désignaient sous le nom de *bos atrato assuetus*, bœuf attelé à la charrue.

« La profonde méditation à laquelle se livrait saint Thomas d'Aquin, dans le temps de son noviciat chez les dominicains de Paris, le rendait taciturne, ce qui lui fit donner par ses confrères le nom du Bœuf muet. Un jour, ils lui dirent qu'on voyait un bœuf voler dans les airs. Thomas sortit de sa cellule, comme pour voir, et ceux-ci de rire et de l'en railler. « Je savais bien, leur dit-il, qu'il eût été étrange de voir un bœuf voler par les airs; mais je trouvais cela moins surprenant que de voir tant de religieux se concerter pour mentir. »

Bœufs (LES), titre d'une des chansons les plus populaires de notre France agricole, paroles et musique de M. Pierre Dupont, composée en 1845. Quand on entonne cette chanson, on respire le parfum des blés mûrs, et la senteur embaumée des foins coupés; c'est champêtre, c'est bucolique, et digne des pipeaux de Virgile.

Les Bœufs ont révélé Pierre Dupont, jusqu'alors enfoncé dans le petit enclos de la camaraderie, et l'ont fait, d'un seul bond, arriver aux honneurs de la popularité. Ce chef-d'œuvre vivra comme un impérissable modèle de poésie agreste et du sentiment vrai de la nature. Le paysan y est pris sur le fait. On dirait que Dupont a composé son poème au retour d'une excursion dans les belles vallées et sur les pittoresques coteaux du Morvan, où il aurait étudié sur le vif l'amour du paysan pour les bestiaux, notamment pour la race bovine, les soins paternels dont il les entoure, la propreté, le luxe même de l'écurie, les toilettes des animaux, à côté de la malpropreté grandiose — ce mot est bon à souligner — qui s'épanouit sur les hommes et qui règne en souveraine dans les maisons.

J'ai deux grands bœufs dans mon é.

ta - ble, Deux grands bœufs blancs marqués de

roux; La char-rue est en bois d'é.

ra - ble, L'aiguillon en bran - che de

houx. C'est par leurs soins qu'on voit la

plai - ne verte l'hi - ver, jau - ne l'é.

té; Ils gagnent, dans u - ne so.

mai - ne Plus d'argent qu'ils n'en ont coù.

té. S'il me fal-lait ven - dre! J'ai

me - rals mieux me pen - dre; J'ai

me Jeanne ma femme, hé bien! J'aimerais

mieux la voir mou - rir Que voir mou -

rir mes bœufs!

2^e COUPLET.

Les voyez-vous, ces belles bêtes;
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux;
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petites oiseaux.
S'il me fallait les vendre, etc.

3^e COUPLET.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont plus doux que des moutons;
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries.
Je ne veux pas; ils sont à moi!
S'il me fallait les vendre, etc.

4^e COUPLET.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent:
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de rous,
Ma fille, laissons la couronne,
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait les vendre, etc.

Bœufs près d'une chaumière, tableau de Paul Potter, peint sur bois; il porte, à côté de la signature du peintre, la date de 1652. C'est un des plus beaux tableaux de ce maître. Il représente simplement quatre bœufs en liberté auprès d'une chaumière, mais rendus avec une saisissante vérité. L'un d'eux rumine, couché magnifiquement sur l'herbe épaisse qui vient de lui fournir sa pâture; un second s'éloigne à pas lents, et broute encore en marchant quelques brins tendres du riche gazon qu'il foule; les deux autres se dirigent évidemment vers un lac prochain, bordé de roseaux, qui leur offre son eau claire. Aucun berger ne se montre qui puisse troubler leur repos; ils sont les rois du pâturage. Tandis

qu'une sorte d'ombre environne les arbres et la chaumière, et dérober le ciel dans le lointain, la lumière, qui frappe sur la prairie et sur les bœufs avancés vers le lac, appelle vers cette partie du tableau l'attention principale. Des reflets bien ménagés nuancent, comme dans la nature, la robe de ces robustes animaux. L'un étale la blancheur de sa peau, ça et là marquée de teintes dorées; l'autre, d'un brun violâtre jaspé de noir, fait paraître plus clair le vert du feuillage. Étendue au pied d'un vieux saule, une truie, que pressent ses nourrissons avides, rend encore les bœufs plus majestueux par le contraste de ses formes disgracieuses. Ce tableau est un des plus beaux sans contredit, si ce n'est le plus beau, de l'œuvre de Paul Potter, un de ceux qui éveillent le plus l'attention par la fermeté du dessin, par la vérité et l'entente des effets du clair-obscur, par la chaleur du ton, par la vie qu'il communique aux animaux, et que l'artiste a pour ainsi dire traduite sur la toile. Les têtes semblent la respirer, les regards en sont illuminés; on la sent jusque dans les ondulations et dans les détails de la peau. Les anciens auraient dit: « Ce n'est pas une imitation, c'est la nature même. Ne voyez-vous pas ces animaux se mouvoir? » C'est l'éloge que, devant les tableaux de Paul Potter, répètent également les plus fins connaisseurs, et les hommes qui ne jugent des arts que par le sentiment. Les poètes grecs, qui ont célébré en cent variantes la vache du statuaire Myron, ont exprimé d'avance ce qu'il faut inscrire au-dessous de ce tableau, comme au-dessous de tous les tableaux de ce maître, au pinceau si naturellement bucolique: « Berger, mène patre tes vaches plus loin, de peur que tu n'emmenes avec elles celles de Paul Potter. »

Bœufs allant au labour (LES), tableau de Troyon, musée du Luxembourg. L'aube vient à peine de naître; sa clarté blanchissante commence à percer les brumes matinales; des gouttes de rosée perlent sur les chardons et sur les feuilles des saules. Quatre bœufs, déjà courbés sous le joug, et lançant par leurs naseaux de longs jets de fumée que la froidure du matin condense en brouillard, s'avancent pesamment, droit au spectateur, conduits par un bœuvier à moitié endormi. Ils sont suivis de deux autres compagnons de travail, arrêtés à quelque distance devant une touffe de luzerne. « Cette toile est complète, a dit M. Du Camp; elle est absolument d'un maître, et je ne vois pas comment elle pourrait être poussée à un degré de perfection plus élevé. » Le paysage offre une impression de fraîcheur matinale admirablement rendue; les animaux sont traités avec une égale supériorité: « Les têtes aux mufles carrés, dit M. Th. Gautier, les fanons pendants, les genoux cagneux, l'encolure épaisse et lourde des braves bêtes qui vont ouvrir le sillon où germera le pain de l'homme, et qu'on récompensera par la boucherie, tout cela est rendu avec une largeur et une simplicité magistrale. » Les Bœufs allant au labour ont figuré à l'exposition universelle de 1855.

BŒUM ou BŒRON, ville de la Grèce ancienne, dans la Doride, près du mont Céta; c'était une des quatre villes qui firent nommer Tétrapole le pays occupé par les Doriens.

BŒUS, poète grec qui avait composé un poème intitulé *Ornithogonia* (De la naissance des oiseaux). Athénée, qui le mentionne, est incertain si l'auteur était homme ou femme et s'appelait Bœus ou Bœo. Plinius (X, 3) cite Bœus à propos du *morphnos*, espèce d'aigle qui passait pour avoir des dents, être muet et sans langue, le plus noir de tous et celui dont la queue avait le plus d'étendue. Hoffmann (*Lexic. Bibliogr.*) mentionne une dissertation de G.-L. Melmann: *De Boco, metamorphosium scriptore*.

BŒUVONAGE s. m. (beu-vo-na-je — rad. bœuf). Econ. rur. Castration de la vache opérée pour prolonger la durée de la sécrétion du lait, et faciliter ensuite l'engraissement.

BOFFOI s. m. (bo-foi). Gonflement. || Orgueil, vanité. || Vieux mot.

BOFFRAND (Germain), architecte et ingénieur, né à Nantes en 1667, mort en 1754. Il construisit un grand nombre d'hôtels à Paris, le palais de Nancy, le château de Lunéville, le fameux puits de Bicêtre (1733-1735), les ponts de Sens et de Montereau, etc. Il a aussi publié sur son art divers ouvrages estimés.

BOG. V. BOUG.

BOG s. m. (bog — de l'ital. *boga*). Jeu de cartes qui se joue ordinairement à cinq personnes, avec un carton circulaire coupé à pans égaux et formant six compartiments distincts, sur l'un desquels est écrit le mot *bog*: *Jouer au bog*. Gagner, perdre une partie de bog. Faire un bog. || Chacune des six cases dont se compose le carton ou tableau qui sert à jouer au bog: *Bog du roi, de la reine, de l'as*. || Se dit plus spécialement de la case où est écrit le mot *bog*: *Mettre un jeton dans le bog, sur le bog*. || En jeu des joueurs après la donne: *Je fais un bog de deux jetons*. || Réunion de deux cartes de même valeur, comme de deux as, de deux rois, de deux dix, etc.: *Le bog d'as est supérieur au bog de rois*.

— Lever le bog, Renvier l'enjeu. || Bog de retourne, Bog de sept au moins quand la retourne est aussi un sept. || Dans toutes ces acceptions, on écrivait autrefois *BOQUE*.